

Chapitre un

Droit Canon

et misères de la guerre

Écrire, c'est une manière d'être en retrait du monde, de revenir sur soi narcissiquement pour se comprendre soi-même, mais aussi pour comprendre le monde.

Pierre Notte

Judith et Moshe Goldring tenaient un magasin de prêt-à-porter, rue du Commerce, à Nevers. Ils habillaient le gratin dans cette petite ville du centre.

Quarante ans et toujours pas d'enfant. Malhabile ou réfractaire, Moshe n'y arrivait pas... Après avoir consulté à Paris, le verdict du professeur Laënnec était tombé. La pauvre Judith avait un utérus bifide. Pourtant, dans la salle d'attente, Moshe lui avait souri. Tout allait s'arranger dans ce trognon de tendresse. Dans sa petite tête profane, il pensait que deux utérus valaient mieux qu'un... Judith, aurait deux fois plus de chance de procréer. Suffisait d'attendre. Qui sait... Peut-être même des jumeaux ? Moshe se trompait lourdement... Dans cinquante pour cent des cas, le risque d'infertilité

est majeur. En cas de grossesse, le risque de fausse-couche augmente de trente pour cent. Dans le train qui les ramenait vers Nevers, serrés l'un contre l'autre, Moshe et Judith n'échangèrent pas un mot, pas un regard. Avec un effort de rigueur, l'austérité est toujours sans espoir. Comprendre ce qu'allait être leur vie. S'aimer et attendre la mort. Ils avaient le courage d'accepter. Résidents de leur petite vie tranquille, toucher du doigt l'idéal.

Dans la religion juive, il s'agit d'être procréatif. Sa descendance ? Moshe, pourtant vaillant, se désolait et répétait son exercice de style. Quitter Judith ? Il l'aimait trop pour ça ! Pour autant, il ne pouvait se faire une raison... Personne ne réciterait pour lui, la prière des morts. Le Kaddish, qui relie pour l'éternité, Dieu, aux parents et à leurs enfants.

Traversé par une maturité féconde et un désespoir réparateur, Moshe entreprit un voyage intérieur. Un périple initiatique vous procure parfois du peps... ! Comment se réconcilier avec Dieu et changer, en retour, le cours de son destin ? Étude pointilleuse du Talmud, rigueurs du Sabbat et des

fêtes religieuses. Ces extases mystiques lui apportèrent la connaissance, l'amour, mais comment aboutirait-il à l'alliance divine ? À la synagogue, Moshe priait de toute son âme, pour qu'Il lui donne un fils. Un si petit miracle...

Au début des années trente, les bruits de bottes commençaient à répandre des traînées de foudres sur la nation. Que croire... ? Les affaires de Moshe tournaient bien et Hitler hurlait de si loin... Si peu d'échos, la vie à elle toute seule, si belle ! Moshe était un homme optimiste, aimable. Il taillait dans des prix raisonnables. Judith venait d'ouvrir une corsetterie, place Guy Coquille, une échoppe de couture et remailage. La partie couture était dévolue à Madame Ruth Rosenthal, une voisine aux mains de fée. Elle reprisait, ajustait, transformait les vêtements et confectionnait des corsets, des guêpières et des gaines de tulle élastique sur mesure. L'époque était propice. Des matières nouvelles, comme le Lastex et la rayonne puis la viscose faisaient leur apparition. « Exigez bien la marque SCANDALE, la gaine qui résiste à l'usage ! » Judith, pourtant si modeste

et si sage vivait des moments émerveillés dans sa boutique. Elle en était si fière ! Elle avait dessiné elle-même l'enseigne. Lettres roses sur fond ocre : « Votre féminité ». À l'intérieur de la vitrine, il y avait toute sorte de bas disposés en éventail. Des étiquettes publicitaires vantaient les mérites du bas tissé indémaillable « Le plus solide du monde » ou de VITOS, le seul bas qui « Redonne de la volupté à vos jambes ». Derrière la devanture « Offrez une seconde vie à vos bas de soie avec le remailage invisible TOMBAPIC », on devinait la maigre silhouette de Judith. Armée d'une aiguille et d'un crochet fin, elle choisissait avec soin la couleur de ses fils avant de s'user les yeux à ravauder les bords d'un bas filé. Petite vie effacée et tranquille. Il n'est pas interdit de vivre en attendant le bonheur.

Qui aurait pu leur en vouloir ? Le père de Moshe avait été médaillé de la Grande Guerre... Mais des signes noirs funestes s'agitaient déjà là-bas. Beaucoup ne voulurent pas comprendre. Armé de la neutralité des Russes, Hitler envahit la Pologne le 1^{er} septembre 1939. Deux jours plus tard, la France et la Grande-Bretagne

déclaraient la guerre à l'Allemagne. Moshe fut mobilisé avant de comprendre pourquoi. En le voyant s'éloigner, Judith baissa les yeux pour masquer sa détresse. Une femme de soldat doit rester forte et stoïque, dévouée à ses blessures. Jamais elle n'aurait risqué d'entamer d'un regard, la détermination virile de son homme. Judith garda la boutique florissante jusqu'au retour de son mari, quelques semaines après la signature de l'armistice... Elle était soulagée. Ils reprirent une vie tranquille.

Depuis quelque temps, Judith ne se sentait pas bien. Redoutables nausées, des vertiges qui la faisaient vaciller. Elle devenait gourmande, exigeante, picorait et gardait le lit toute la journée. Se pourrait-il ? Moshe prit sur lui le risque de troubler la chance. Il fit venir un médecin. Le 3 octobre 1940, il apprit qu'il allait être père. Enfin ! Le bonheur de Moshe éclipsa la publication, par le gouvernement, du premier « Statut des Juifs ». Nathan Goldring vit le jour au mois de juin, juste avant que l'Allemagne n'envahisse l'Union soviétique.

À Nevers, le chiffre d'affaires de la famille Goldring s'effritait. Les gens

changeaient de trottoir lorsqu'ils croisaient Judith poussant son landau. Brimades, humiliations, jets d'œufs contre sa vitrine. Elle mettait des heures à nettoyer. Dans ces démesures haineuses, les Goldring survivaient. Quelques rares fidèles venaient à la boutique après le couvre-feu. Certains d'entre eux apportaient sous le manteau, une miche de pain, un jarret de veau, quelques légumes du jardin ou un quart de lait frais pour le bébé. Mais la grande rafle du Veld'hiv en juillet 1942 plomba l'atmosphère. Comme chacun sait, Vichy faisait du zèle. Les rafles n'épargnèrent pas Nevers. Un boucher de la rue du Fer avait aménagé une cachette pour les Goldring dans les combles de son immeuble. Pas facile de vivre en clandestins. Dur de résister, de ne pas crever, confinés à trois dans un espace aussi étroit. La peur au ventre, l'étouffement, la faim, le cauchemar de la frustration. Moshe chantait toute la journée. Il ânonnait des chants yiddish de son enfance. Ça les tirait de l'ennui. Ça rythmait le temps... Judith et Nathan n'y comprenaient pas grand-chose. Parfois, ils lui faisaient « chut » avec un doigt sur la bouche. Pourtant la nostalgie

des notes faisait son effet. Nathan courrait dans une prairie verte, un ballon rouge à la main. Judith souriait à une cliente, puis se replongeait dans le remaillage. C'était sa bulle à elle, faite de hauts et de bas. Moshe rêvait d'azur, d'un ciel d'été avec des rehauts de blancs comme de petits nuages... Il lui semblait entendre le cri d'un cormoran ou le sifflement du vent. Dans ce réduit, seule l'imagination sauvait les Goldring de l'amertume intérieure. Ça aurait pu les tuer ! Continuer à croire... L'illusion des jours meilleurs, de ce qui serait et de ce qui avait été. Moshe priaït : « Béni sois-tu, Seigneur, notre Dieu, Roi de l'univers... Grâce à toi, nous retrouvons la vraie nature des choses. Nos petits riens d'hier sont notre bien le plus précieux aujourd'hui ! »

La famille y resta des mois, mais un voisin indélicat les dénonça... La délation entretenait le civisme, une délinquance nationale, une déficience légale.

Deux Waffen-SS se présentèrent à la boucherie. Ils mirent tout à sac, mais échouèrent brillamment. Avant que l'un d'eux n'aperçoive la trappe du plafond, Paulette, la fille du boucher leur cria du bas

de l'escalier : « Ich arbeite für die Französisch Regierung!² » en leur montrant son brassard tricolore (elle travaillait à la mairie). Elle ne le quittait jamais. Ça pouvait toujours servir ! Surpris, les Waffen-SS se mirent au garde-à-vous et déguerpirent *illico*.

Les Goldring restèrent cachés jusqu'à cette nuit de juillet 1944 où des bombardiers Lancaster déchargèrent plus de cinq cents tonnes de bombes sur Nevers. La ville était stratégique.

Contrairement à la débâcle française de 1940, l'organisation allemande était planifiée au carré. Les troupes quadrillaient. Ordre leur avait été donné de perquisitionner les maisons du sol au plafond. Après les pièces d'habitation, les Allemands pillaient systématiquement les caves, éventrant les sacs et les ballots à la recherche d'un surplus de nourriture qui aurait pu trahir la cache d'une famille juive ou de terroristes. Ils ouvraient les caisses, saisissant les meilleures bouteilles, brisant les autres. Puis, poursuivant leur méthode diabolique, ils s'attaquaient aux greniers. Découvrir

2 Je travaille pour le gouvernement français !

les planques, débusquer les clandestins et « Raoust ! » direct dans les wagons pour le voyage sans retour.

De son côté, la Kommandantur vérifiait, interrogeait, frappait, torturait.

Nevers se situait près de Vichy et de la ligne de démarcation. La position permettait de surveiller la Loire et le trafic ferroviaire. Le grand centre de triage était situé juste à côté, à Fourchambault.

En haut de la tour de la cathédrale Saint-Cyr, les Allemands avaient installé une mitrailleuse virulente. Ils surveillaient la ville, les bourgs voisins, les mines et les aciéries, avec la minutie dictée par leur Führer. La tour était la cible. Le bombardement des alliés fit cent soixante-trois morts parmi les civils et vingt-et-un parmi les soldats allemands. Plus de mille maisons, monuments et immeubles furent féroce­ment détruits ou endommagés, dont une grande partie du vaisseau central et des voûtes de l'abside gothique de la cathédrale. Pourquoi tant d'acharnement ? La ville était plongée dans le noir, ce qui ne pouvait qu'altérer la précision des tirs. Pourquoi la

RAF avait-elle mobilisé autant d'appareils ? 108 « Bombardeur Command », les moyens étaient disproportionnés par rapport à l'objectif. Absurdité militaire d'un massacre programmé. Les dommages collatéraux ? Rien à foutre ! Une bombe tomba dans la cour de la boucherie. Elle pulvérisa le laboratoire. La déflagration fut si forte, qu'elle terrassa le boucher d'une crise cardiaque. Le reste de la famille se précipita à la cave. Les bombardements redoublaient. N'écoutant que son cœur, Paulette remonta chercher les Goldring. La cave était insalubre. On y conservait le vin et on y stockait le coke pour l'hiver. Tous faisaient corps autour de Nathan, les bras des adultes formant une coupole de chair molle au-dessus de sa tête. Nathan suffoquait...

Une deuxième bombe heurta l'immeuble de plein fouet. Les étages s'effondrèrent comme un château de cartes. Les débris entravèrent l'accès de la cave. Une conduite d'eau céda et la cave inondée se révéla un piège mortel. L'eau montait vite. L'air devenait lourd, irrespirable. Seule issue, le soupirail donnant sur la rue. On l'utilisait pour déverser le charbon.

Impossible de s'y faufiler pour un adulte. Se sachant perdus, n'écoutant que son courage et au bord de l'asphyxie, Paulette arracha Nathan des bras de sa mère. Fallait tenter le tout pour le tout. D'abord sauver l'enfant ! Sur la pointe des pieds, elle aida l'enfant à passer par l'ouverture étroite. Nathan était désarmé. Judith comprit tout de suite la situation désespérée. N'écoutant que son cœur de mère, elle hurla :

— Pars, Nathan ! Pars ! Sauve-toi, mon fils !

Le menton dans l'eau, Paulette hurla de toutes ses forces :

— Sauve-toi, Nathan ! T'inquiète pas pour nous... On va s'en tirer ! Va à Saint-Gildard... Dis aux sœurs que tu viens de ma part !

Nathan ne vit pas sa mère plonger la tête sous l'eau. Judith avait atteint ses limites. Il prit ses jambes à son cou. Il franchit le centre-ville en flammes, traversa le parc défolié et gagna le couvent où il fut recueilli par une des sœurs de la Charité.

Couvert de poussières et de cendres,

Nathan était en état de choc. Avec une camomille, un bain chaud, la prière répara à peu près le mal, mais Sœur Marcelline ajusta ses lunettes, se signa devant l'enfant nu et lâcha :

— Mon Dieu... C'est bon, je vois...
Encore un !

Au réfectoire, négligeant la dizaine d'enfants, elle tendit à Nathan un paquet de boudoirs périmés, à tremper dans un verre de rouge limé.

— Tiens, ça te fera toujours pas de mal ! Au fait, mon garçon, c'est quoi ton nom ?

Nathan avait été parfaitement mutique. La panique l'avait réduit à néant. Il bredouilla péniblement :

— Nathan... Nathan Goldring !

— Eh bien, mon garçon, va falloir oublier tout ça et changer de nom ! Désormais, tu t'appelleras Eudes ! Béni soit le saint fondateur de l'Institut Notre-Dame de la Charité.

Sœur Marcelline se signa une deuxième fois.

Nathan était si petit... L'instinct de survie l'emporta sur le souvenir et, d'un coup, il devint un bon chrétien. Allez savoir, si à cet âge-là, la vie et la mort ne s'entrechoquent pas comme le silence et la foudre.

Ainsi, Judith et Moshe Goldring moururent une deuxième fois. Plus de baume où poser leurs larmes...

Quant à Eudes, Sœur Marcelline incarnait une deuxième maman. Elle s'était tant attachée à lui, si mignon, si tendre, tellement enjoué. Par rapport à l'aspect misérable et abattu des autres orphelins, cet enfant était un ange tombé du ciel. Il faisait le bonheur des petites sœurs de la Charité. Nées pour la dévotion, elles n'en restaient pas moins humaines. Elles avaient leurs préférences et envisageaient Nathan comme la doublure secrète de la béatitude.

À la fin de la guerre, l'enfant n'avait pas été réclamé. Bureau fermé, plus de son, plus d'image. Les Goldring avaient-ils été déportés ? Gazés ? Broyés par la Marche de la Mort... ? Malgré l'obsession des nazis à tenir des registres, leur disparition était

totale, absolue, irrémédiable. Influencé par Satan, il semblait que Dieu lui-même les avait oubliés. Comment prendre alors la mesure de l'abîme ? Dès 1917, le Pape Benoît XV, avait décrété licite le baptême des enfants juifs sauvés par l'Église. Sauver les âmes était autrement plus important que de sauver les corps ! Retranchée derrière le Droit Canon, après un baptême expédié, elle plaçait à tour de bras. Elle fit de même dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Un élan de générosité souleva la France bien-pensante. Les sœurs l'exploitèrent et purent ainsi placer leurs protégés dans des familles catholiques. Ainsi, Eudes se retrouva-t-il chez les Saint-Esprit, une famille noble et pieuse des environs de Nevers. Sybil de Saint-Esprit était bienfaitrice de la communauté des Sœurs de la Charité. Très vite, son mari Maxence, qui n'avait pas d'héritier mâle, adopta Eudes, au grand dam de sa femme.